

ACTA COMPARATIONIS LITTERARVM VNIVERSARVM.
ZEITSCHRIFT FÜR VERGLEICHENDE LITTERATUR.

JOURNAL DE LITTÉRATURE COMPARÉE.

FOLHAS DE LITTERATURA
COMPARATIVA.

GIORNALE DI LETTERATURA
COMPARATA.

PERIÓDICO DE LITERATURA
COMPARADA.

JOURNAL OF COMPARATIVE LITERATURE.

TIDSKRIFT FÖR JEMFÖRANDE
LITERATUR.

TIJDSCHRIFT VOOR VERGELIJKENDE
LETTERKUNDE.

TIMARIT FYRIR BÓKMENTA
SAMANBURDH.

ÖSSZEHASONLÍTÓ IRODALOMTÖRTÉNELMI LAPOK.

Miserym est et vile problema, vnivs tantvm nationis scriptorem doctvm esse ; philosophico quidem ingenio hic quasi terminvs nullo pacto erit acceptvs. Tale enim ingenium in tractando fragmento (et quid aliud quam fragmentvm est natio quaeque quamvis singularissima?) acquiescere non potest.

SCHILLER. (Epistola ad KÖRNERVM.)

FVNDATORES ET EDITORES: SAMUEL BRASSAI et HUGO DE MELTZL.

Socii operis :

Abshoff E., Münster.	Felméri L., Kolozsvár.	Meltzl O., Nagy-Szeben.	Storck W., Münster.
Mme Adam E. (E. Lamber), Paris.	Fraccaroli G., Verona.	Mercer P., Melbourne.	Van Straalen S., London.
Amiel Frédéric, Genève.	Gierse A., Naumburg.	Miceli D., Milano.	Srong H. A., Melbourne, (Australia, Victoria).
Anderson R., Madison, Wis.	Gwinner W., Frankfurt a/M.	Minekwitz J., Leipzig.	Szabó A., Kolozsvár.
Avenarius R., Zürich.	Hart H., Bremen.	Mistral F., Maillane.	Szamosi J., Kolozsvár.
Baynes J., London.	Hart J., Berlin.	Mitko E., Cairo.	Szász Károly, Budapest.
De Beer T. H., Amsterdam.	Höman O., Kolozsvár.	De la Montagne V. A., Antwerpen.	Szilágyi Sándor, Budapest.
De Benjumea N. D., London.	Jakudjsian Werthanes, Brassó (Constantinopol.)	Nerrlich P., Berlin.	Szilasi G., Kolozsvár.
Benthien P., Valparaiso (Chile.)	Imre S., Kolozsvár.	Olavarria y Ferrarri E., México.	Teichmann A., Basel.
Betteloni V., Verona.	Ingram J., London.	Óman V., Örebro (Sverige).	Teza E., Pisa.
Biadego G., Verona.	Jochumsson M., Rejkjavik.	Patuzzi G. L., Verona.	Thiaudière E. Paris.
Bozzo G., Palermo.	Kanitz A., Kolozsvár.	De Peñar B. L., (La Rivera) Granada.	Thorsteinsson S., Rejkjavik.
Butler E. D., London.	Katscher L., London.	Phillips Jr. H., Philadelphia.	De Török A., Kolozsvár.
Cannizzaro T., Messina.	Pesse Koltzoff-Massalsky H., (Dora d'Istria), Firenze.	Podhorszky L., Paris.	v. Walther F., St. Petersburg.
Carrion A. L., Malaga.	Körber G., Breslau.	Rapisardi M., Catania.	Vogler M., Leipzig.
Cassone G., Noto (Sicilia).	Krohn J. (Sunio.) Helsing- fors.	Rollett H., Baden (b. Wien.).	Volger O., Frankfurt a/M.
Chattoadáhyra Nisi Kánta Paris (Calcutta.)	Mrs Kroecker-Freitlgrath London.	Scherr J., Zürich.	Wenzel G., Dresden.
Conte Cipolla F., Verona.	Kürschner J., Berlin.	Schmitz F. J., Aschaffenburg.	Werneke H., Weimar.
Dahlmann R., Leipzig.	Lindh Th., Borge.	Schott W., Berlin.	Waske M., Dorpat.
Dederding G., Berlin.	De Maza P., Cádiz.	De Spuches Principe Di Galati, Palermo.	Wessely J. E., Leipzig.
Díosi A., London.	Maiucz R. L., Cádiz.	Staufe-Simiginowicz L. A., Czernowitz.	Whitehead Balph Kildrum- my (Scotland).
Espino B. A., Cádiz.	Marzials Th., London.	Stempel M., Berlin.	Wolter E., Dorpat.
Falck P., Reval.	Mayet P., Tokai (Yédo.)		Miss Woodward A. (Fores- tier A.) Philadelphia.
Farkas L., Kolozsvár.			Miss Zimmern H., London.

Sämmtliche artikel der ACLV, eines polyglotten halbmonatlichen organs, zugleich für höhere übersetzungskunst und sogenannte weltlitteratur, sind original-beiträge, deren nachdrucks-, bez. übersetzungsrecht vorbehalten bleibt. — Im rein-litterar. verkehr der ACLV sind alle sprachen der welt gleichberechtigt.

KOLOZSVÁR
BUREAU: FÓTÉR 30. (HONGRIE).
LONDON

TRÜBNER & Co. AMERICAN, EUROPEAN & ORIENTAL LITERARY AGENCY. 57, & 59, LUDGATE HILL

Sommaire du N^o LXV. Amsel. Invocation de Cléanthe p. 59. — Minckwitz. Grundprobleme der nhd. Übersetzungskunst p. 61. — Petőfiana XIII — XV. p. 65. — Schopenhaueriana IX—XI. p. 69. — Symmika (Alban Ballada ford. Brassal.) p. 70. — Bibliographie p. 72. — Correspondance p. 72.

INVOCATION DE CLÉANTHE.

SPÉCIMEN D'UN MÈTRE NOUVEAU POUVANT RENDRE

SERVICE À LA TRADUCTION EN VERS FRANÇAISE.

(Extrait d'une lettre.)

LA traduction en vers est généralement un problème des plus délicats. La langue et la versification françaises tendent à compliquer encore le problème. Je crois l'avoir démontré dans les *Etrangères* (Paris 1876). Il nous manque aussi plusieurs formes rythmiques qui permettent de rendre avec fidélité les grands vers épiques sanskrits, grecs ou latins. Pour résoudre cette dernière difficulté,

j'ai proposé un vers plus ample que l'alexandrin, un vers non de 12 syllabes mais de 16, ayant comme l'alexandrin 2 hémistiches égaux, une césure centrale, 4 accents toniques au maximum ; plus quelques avantages propres sans manquer ce semblé, d'harmonie et même de majesté.

Le mètre nouveau (qu'on pourrait appeler le *sédésyllabe* permet de traduire l'original de notre spécimen vers pour vers sans les mutilations qu'eût imposées l'alexandrin.

Le type prosodique est équivalent à une suite de 4 choriambes ou de 4 péons, ce qui s'exprime arithmétiquement par 4 + 4 + 4 + 4 syllabes et métriquement par la formule moyenne :
 ◡ ◡ ◡ ◡, ◡ ◡ ◡ ◡, ◡ ◡ ◡ ◡, ◡ ◡ ◡ ◡,
 De la nature illimitée ordonnateur universel.

INVOCATION DE CLÉANTHE, PHILOSOPHE STOICIEN (STOBÉE.)

*O toi, qui reçus mille noms, ô Tout-puissant, Maître du ciel,
 De la Nature illimitée Ordonnateur universel,
 Salut ! C'est à nous, c'est à l'homme à chanter sans fin ta louange,
 Car de tous les êtres vivants, peuplant les eaux, l'air ou la fange,
 L'homme seul est bien de ta race, et seul il parle devant Toi.
 P'exalterai ta force immense et veux magnifier ta loi.*

*Autour de nous, sous ton regard, le firmament et tous les mondes
 Sùivent d'un vol obéissant la ligne tracée à leurs rondes.
 C'est dans ton invincible main, que, prête à semer la terreur,
 Dort comme un glaive étincelant la foudre, elle dont la fureur
 Fait, jusque dans ses fondements, tressaillir la terre ébranlée.
 Sublime sagesse, c'est toi, c'est ton haleine, à tout mêlée,
 Qui fait tout vivre, et tout anime, et tout gouverne et soutient tout.
 Ame du monde omniprésente, en qui tout germe et se résout,
 Rien sur la terre ou dans les cieus, sans ton vouloir rien ne peut être,
 Et rien n'arrive, hors le mal, le mal que l'insensé fait naître.
 Mais encor là, ta main se montre, et tirant l'ordre du Chaos,
 Ramenant l'informe à la forme et dégageant les biens des maux,
 Des haines tu fais de la paix, et des discords une harmonie,
 Ensorte qu'une même loi régite la Nature infinie.*

*Pour son malheur, en téméraire, un être seul la méconnaît.
 Aveugle, il poursuit, il convoite un bonheur grand, profond, complet,*

Et l'incorruptible gardien qui veille en lui pour le défendre,
 La Loi divine au fond du coeur, il ne sait la voir ni l'entendre.
 Mal inspirés par leur folie ils ont fait choix de l'imparfait.
 Infortunés! c'est vainement que vous donnez à votre vie
 Un but moins haut que la beauté: votre âme reste inassouvie.
 Outrez-vous pour la renommée, usez-vous pour vous enrichir,
 Ou gorgez-vous de voluptés, le dégoût suivra le plaisir.
 Dispensateur de tous les biens, Roi des éclairs et du tonnerre,
 Sauve du piège les humains et que ta bonté les éclaire;
 Père, fais le jour dans leur âme, et que respandisse à leurs yeux
 Ta loi, cette immuable loi, raison des mortels et des dieux;
 Qu'ainsi, plus approuvés de toi, par le malheur rendus plus sages,
 Comme il convient, nous puissions tous répandre à tes pieds nos hommages,
 Car la chaîne d'or qui relie avec toi la terre et le ciel,
 Dieu Souverain, c'est la justice, — elle est pour tous l'ordre éternel.

Genève. 1880.

H. F. AMIEL.

GRUNDPROBLEME

DER NEUHOCHDEUTSCHEN ÜBERSETZUNGSKUNST
IN BEISPIELEN.

III.

So läge die probe vor; aber sind wir mit ihr fertig? Nicht ganz; denn noch mancherlei einzelheiten wären zu berühren gewesen, darunter eine absonderliche construction, die auch KARL NAUCK bevorzugt hat, in der zweiten strophe des textes. Man will *multa* von *vis* trennen und mit *fulges* verbinden, um das griechische *polla* hier wieder einmal zu ehren zu bringen, so dass *multa* adverbialisch für *multum* stünde. Denn NAUCK erklärt dieses *multa* mit „herrlich,“ zugleich behauptend bei *vis* sei *multa* entbehrlich. Allein das ist falsch; die wortstellung macht diese construction zu einer erkünstelten, *multa* stände dann weit von *fulges* ab, zu dem es gehören würde, während man es auf das nähere *religata* beziehen könnte, und die erklärung des *multa* für „herrlich“ bei *fulgere* hätte einen komischen beige-schmack. So behaupte ich meinerseits.

1317

Ausserdem liegt am tage, dass die verbindung des wortes *vis* mit *multa* nicht bloss eine „mögliche“ sei, sondern eine notwendige. Notwendig wegen der klarheit. Denn *vis* allein bei einer pflanze stehend bedeutet nicht schlechtweg die „fülle“ oder menge, wie das wort *copia*, welches der feine commentator mit *vis* verglichen hat; vielmehr würde das nackte *vis* auch die „kraft“, oder „wirkung“ der pflanze bedeuten können, also unklar bleiben, bis man es durch ventilieren begreift. Horaz setzt *multa* in der nächsten zeile zur vervollständigung des begriffs nach poetischer forderung hinzu, damit man nicht in zweifel sei, dass er eine bunte fülle einen haufen, einen reichthum von epheu in seinem garten ankündige. Sehr gewagt übrigens ist NAUCK's behauptung, dass schwerlich *multa* im lateinischen mit *copia* zusammengestellt werden dürfte: nur *magna copia* sei lateinisch! Mithin sei auch *multa vis* offenbar eine „unmöglichkeit“ im lateinischen. Aber, fragen wir, kommt nicht *sol multus*, nicht *silva plurima* vor? Würde *magna vis* überhaupt bei pflanzen recht treffend sein? Was wer-

1318

den die guten lehrmeister nicht noch alles behaupten! Ist ihnen die lateinische dichtersprache so geläufig und bekannt? Bei dieser gelegenheit will ich den heutigen stolzen lateinkennern mittheilen, das AUGUST BÖCKH, der doch hoffentlich als ein grösster meister im latein allerseits anerkannt ist, mir einst (im jahre 1850) geschrieben hat, „*niemand weiss heutzutage stets mit sicherheit zu sagen, ob dieser oder jener ausdrück ächtlateinisch sei, oder nicht.*“ Gehet hin und tuet desgleichen.

Der leser bemerkt, dass meine obige kritik der Horazischen übersetzten lyrik keine bloss negative ist, wie die unserer recensenten gewöhnlich ausfällt; im gegenteil, meine kritik ist sehr positiv, da sie ein selbstgeschaffenes bild den früheren versuchen zur seite stellt. Indessen ähnelt gleichwohl diese kritik einem gespinnst der spitzenklöpplerkunst, das nicht vollendet ist, sondern bei welchem immer noch einzelne fäden vernachlässigt hängen geblieben sind. Die Horazischen oden lassen sich mit feinen erzebirgischen handspitzen vergleichen. Ich komme daher auf die art und weise, wie man sie nachzuklöppeln hat, mit etlichen winken zurück.

Gewisse feine köpfe werden mir wahrscheinlich vorwerfen, dass ich mir durch kühne mittel geholfen habe, die spitzen volkommener nachzuklöppeln, als es jenen andern klöpplern gelungen ist; sie werden eine leichte entdeckung machen und kopfschüttelnd sagen: ja, du hast die handmaschinerie *weiter ausgedehnt*, als man es seither versucht hatte. Sehr richtig; es war aber nicht schwer zu entdecken, dass ich die form der urtextes erweitert habe, und dass aus den neun stropfen jener Horazischen ode durch mich zum erstenmale dreizehn

stropfen gemacht worden sind. Nicht wahr, ein starkes verbrechen an dem urbilde? Wie kann man sich einen solchen übergriff gestatten? Ich antworte darauf einfach in der weise eines reichen mannes: „meine mittel erlauben mir das.“ Freilich, nicht ein jeder darf dergestalt antworten, nur derjenige, welcher den mut hat, eines so kühnen verfahrens sich in rechter weise zu bemächtigen; ich meine, er muss nicht allein die mittel und wege kennen, um über sie nach seiner bequemlichkeit zu verfügen, sondern auch die fähigkeit haben, mit ihrer hülfe dahin zu gelangen, dass er wirklich durch strebsames arbeiten so gute abbilder liefert, wie diejenigen sein sollten, die er beabsichtigt hatte zu schaffen. Ich sage, zu schaffen; denn schöpferisches vermögen ist dazu unentbehrlich, und nur flachköpfe sind der meinung, dass der übersetzer zu seiner arbeit keinerlei schöpferische kraft brauche, wie der autor. Wie fangen es die maler an, die so herrliche copieen schaffen, dass ihre arbeiten oft mit den originalen selbst verwechselt werden? Nur einseitige philologen können anderer meinung sein. Mir selbst in meiner jugendzeit war sehr bange, ob ich den rechten kunstweg der übersetzungsaufgabe einschläge, wenn ich von der hergebrachten wort- und sylbenklauberei mich zu befreien wagte. Wie heftig erschrocken war ich, als einst prof. ANTON WESTERMANN vor mehr als vierzig jahren (1839) in einem Leipziger blatte die ungeheuerliche behauptung aufstellte: ich hätte im Euripides *ego de* verwässert! Auf welche weise? Ich hatte statt „ich aber“, um mich recht auszudrücken, verdeutscht: „was mich selbst betrifft.“ Und dies war in den augen jenes philologen, der nicht viel älter als

ich war, aber schon das messer der kritik mit stolzer faust handhabte, eine unduldbare verwässerung des urtextes. So unerhört,*) als wahr. Der college ist tot und ruhe sanft. Ich wollte durch seine erwähnung nur andeuten, wie nachteilig solche voreilige zungen der zeitgenossen auf jugendliches streben einwirken!

Die erinnerung an den törichtten vorwurf von der verwässerung der beiden wörtchen führt mich auf die hauptsache zurück, indem ich den grundsatz aufstelle: wegen der verschiedenheit der sprachen lässt sich die form nicht durchweg in den gleichen grenzlinien halten, weder auf dem gebiete der prosa, noch der poesie. Auffallend und sogar merkwürdig ist es nun: bei der *prosa* lassen sich die buchphilologen ohne bedenken gewisse ausschreitungen in der bewältigung der sätze durch den nachbildner gefallen! Warum nicht auch bei der poesie deren form ungleich strenger entfaltet ist als die kunst der prosa, die ihrer natur nach dabinfließt wie ein freier strom? Freilich nur deutsche philologen erlauben sich solche widersprüche, und unter ihnen besonders diejenigen bloss, die von *litteratur-*, u. *sprachvergleichung* nie gehört oder geträumt haben.

Universität Leipzig. JOHANNES MINCKWITZ.
(Fortsetzung folgt.)

PETÓFIANA.

XIII. (45.)

IL PAZZO.

CANNIZZARO AZ ÖRÜLTÉRÖL.

(Fin.)

TENTIAMO indagare che cosa significhi la strana figura che il poeta ci mette innanzi. Esso (il pazzo) è tutto inteso a fabbricarsi coi raggi solari un flagello di fuoco per martoriare

*) Oder vielmehr sehr erhört: tout comme chez nous. Ed.

gli uomini e ridere del loro pianto, stanco esso stesso di piangere. Già essi lo hanno avvelenato sì ch'egli n'è morto ed ha, nella fossa, sentito agitarsi di un fremito di rabbia e di vendetta in vederli quindi lagrimare sul suo cadavere. Appena qualche grand'uomo è spirato, ecco l'invidia, come describe il poeta des *Contemplations*:

*Se penche, écoute, épie en cette sombre nuit
S'il est vraiment bien mort, s'il ne fait pas de bruit,
S'il ne peut plus savoir de quel nom on le nomme
Et s'essuyant les yeux, dit: c'était un grand'homme!*

Essi gli hanno appreso esser questa la legge universale che il mal si renda per il bene ed egli li avvelena col proprio puzzo ed uccide la jena pietosa che lo dissotterra gettandole per pasto il suo cuore, borsa di fielle. Che è l'uomo per lui? Una radice dell'inferno che fiorisce sulla terra. Il mondo non vale una lagrima sola e, se Iddio versa talora una pioggia di pianto sull'opera sua, che diventano le lagrime sulla terra? Lordura! Egli paragona il cielo col suo disco solare e le sue lacere nubi al soldato invalido coperte di un mantella in ceneci e schernito, più che onorato, dalla croce che gli pende sul petto e, pariall'autore des *chansons des rues et des bois*, è spinto a sorridere quando:

*Les rois font pour la victoire
Un hospice où le guerrier
Ira boîter dans la gloire,
Borgue et coiffé d'un laurier.*

Il canto mattutino della quaglia gli ripete: fuggi la donna, animal lusinghiero e pien di veleno; l'amore stesso è toscio in calice d'oro e una sola sua goccia può mutarsi in un mar di fielle. Chiede quindi improvvisamente: Vedeste il mare sotto il nembro, questo mietitore con falce di folgore? — Da sè casca il frutto e tu pur così, o terra, cadrai. — Un giorno ancora e se tu non merrai io ti forerò fino alle viscere e con un pugno di polvere ti farò saltar per aria in mille frammenti! — È tutto quello che può dire lo scontento, il disgusto, lo sdegno dell'uomo sulla terra. Questo pazzo è il Petófi medesimo o meglio è in esso raffigurato l'uomo agitato da una grande idea o da un sentimento profondo. Uno dei precursori di un'era e di una civiltà prossima a sorgere, poichè è uopo che i redentori spirino sulla croce, come il Christo, e gli apostoli, come fra Girolamo, tra le fiamme. Bruno, Vanini, Campanella, Galileo, grandi nomi e grandi perseguitati! Ogui passo avanti implica un ostacolo superato, una conquista, ed ogni uomo che porta in se qualche grande convinzione deve più meno venir in

lotta col proprio secolo, come notava il Manzoni. Lo stesso dicasi del poeta lirico, occhio vigile che osserva gli uomini agitarsi nel mondo come sulla scena di un teatro e sente, a misura delle loro azioni, elevarsi o deprimersi nelle sue vene il sangue del pari che il mercurio in un termometro. In questo canto del Pazzo il Petőfi ha lanciato uno sguardo sulla terra e si è rimasto al sommo indegnato. Egli ha in una sola poesia scolpito a tratti brevi e indelebili l'ingratitude del mondo verso i grandi uomini: *virtù viva spregiam, lodiamo estinta, il disgusto leopardiano per la vita: nostra vita a che val: solo a spregiarla*, le disillusioni della virtù, *vana parola* provate da Bruto minore, da Teofrasto e da molti altri sommi, le imprecazioni lanciate dal Byron contro la società:

„Then turn to late a world he had almost forgot.

il disprezzo profondo per la donna concepito dallo Schopenhauer e dal Leopardi:

*... a quella eccelsa immagine
Sorge di rado il femminile ingegno
E ciò che ispira ai generosi amanti
La sua stessa beltà, donna non pensa
Ne comprender potria. Non cape in quelle
Auguste fronti ugual concetto*

il sorriso derisorio di Aroldo per la vanità della gloria:

„But loathed the bravo's trade, and laughed at martial wight,

e finalmente la disperazione, non tacita e rassegnata come quella del sommo Recanatense, ma sfolgorante della sublime impazienza di uscire dal mondo non solo ma di radiare la terra stessa dal quadro della vita universale. Impetuosità che lo fa rassomigliare più ad Ortis che ad Obermaun. È un grido sublime di protesta della virtù calpestate contro i suoi derisori, della verità contro l'amor proprio mentitore, della coscienza dell'onore militare mistificato da quella società stessa a cui serve, del cuore riboccante d'amore contro gli amari disinganni delle passioni. È un grido di ribellione lanciato dalla terra al cielo, dall'uomo a Dio nel penoso disgusto del mondo. Con questo grido lo spirito umano supera se stesso, rompe il cerchio che lo contiene, s'agguaglia al suo creatore lo giudica e lo condanna e rinnova in parte in se stesso il mito del superbo Luciferò. Se non che tutto questo ascendere che fa il pensiero umano che altro è finalmente che una più lata apparazione dell'idea inconsciente, per usare il linguaggio dell'imitatore di Schopenhauer: Hartmann, e di Dio stesso che fa un passo innanzi 1323

nella evoluzione di quel progresso morale e indefinito che costituisce la più grande di tutte le sue manifestazioni, la Coscienza? — In questo suo grido Petőfi quasi rinnega la virtù, la giustizia, l'amore, ma una rinnegazione è in pari tempo essa stessa l'affermazione la più salda di una coscienza universale che proclama altamente, avverso alla contraddizione apparente dei fatti, la virtù, la giustizia, l'amore, questi tre sublimi sentimenti innati nell'uomo, questi tre palpiti che agitavano il cuore del giovine Petőfi — anche quando egli si sforza di maledirlo e rinnegarlo, la voce del poeta gitta sul bene un'onda di luce.

Questo, amico mio carissimo, è quel poco che mi s'affaccia al pensiero in questo punto rileggendo il pazzo del Petőfi. Ben so che molto più ad assai meglio che lo non ho saputo accennarlo, vi sarebbe d'aggiungere ancora e da considerare sotto altri aspetti; io lascio questa cura a più dotti critici e pregandovi di voler perdonarmi pel tempo prezioso che oggi ho tolto alle vostre severe occupazioni, vi abbraccio affettuosamente qual vostro amico invariabile

Messina 26 Luglio 1879. TOM. CANNIZZARO.

XIV. (46.)

v. SZÁSZ: AUF PETŐFI'S „NEUERE GEDICHTE“ IM OCTOBER 1858.

Aus SZÁSZ KÁROLY'S „Költésnyek“ Pest, Heckenast 1861. II. bd. p. 221. zum erstenmal vollständig übersetzt.

- Im Versmaass des originals. -

Den längst verloschen wähten wir, sieh da,
Am himmel leuchtet wieder der komet
Und blickt so hell in diese trübe welt,
Da er am horizont in glast aufgeht -

Noch leuchtet er, bald schwand er fort zur
stund:

Wird ihn je wiedersehn dies erdenrund?

O Petőfi, was bist du? Meteor
Bist du? bist ein komet du, voll von pracht?
Ja wohl. dich dir entsprüht ein funkenmeer,
Das wogt in tausend flammen, hell entfacht.

Du freilich bleibst am himmel leuchtest stehn,
Dich wird wie jene niemand schwinden sehn!...

MELTZL, 1880.

XV. (47.)

DIE BELIEBTE VERGLEICHUNG PETŐFI'S MIT
EINEM KOMETEN ODER METEORE UND IHRE
ENTSTEHUNGSGESCHICHTE.

Der in der P.-litteratur des in-, wie aus-
land's schon lange so sehr beliebte, ja heutz-

tage bis zum überdruß wiederholte vergleich mit einem meteor, auch kometen, ist allererst durch das voranstehende im october 1858 in Pest geschriebene gedicht des bekannten zeitgenossen Petöfi's, des jetzigen ministerialrats KARL v. SZÁSZ veranlasst worden. Bislang ist es der ausland, leswelt nur bruchstückweise bekannt geworden, muss jedoch, unseres ermessens, als kabinetstück ersten rangs in der so reichen litteratur der Petöfi-panegyrik, behandelt werden; auch abgesehen, davon, dass ihm die o. e. eigentümliche litterar-historische bedeutung zukommt, indem sein vergl. eine ganze legion von nachahmungen erzeugt hat u. noch fortwährend erzeugt. Auch die entstehungs-geschichte des Szász'schen gedichts ist sehr interessant: Die „Neueren Gedichte“ P's erschienen bekanntlich erst 9 jahre nach der katastrofe von Segesvár, wiewohl dieses werk bereits durch den dichter selbst 1849 unter die presse vorbereitet worden war. Die oesterreichische regierung hatte nämlich sofort die beiden bände confisziert, die erst 1858 im october wieder frei gegeben wurden, als die grausame reactionsperiode ihrem ende zueilte. So erschien denn der rätselhaft verschwundene Petöfi in der tat plötzlich wie ein von den toten auferstandener u. kein wunder, dass damals auch ARANY u. a. diesem ungeahnten wehmütig-überraschenden schatze, der die poet. werke von 1847—49 in 2 bden enthält, ergreifende gedichte widmeten. Bekannt ist es, dass grade 1858 einer der bedeutendsten kometen des ganzen jahrhundert's zu sehen war.

M.

SCHOPENHAUERIANA.

IX.

SCHOPENHAUERS BÜSTE VON FRIEDR. SCHIERHOLZ.

Bekanntlich befindet sich in W. GWINNER'S besitz Schopenhauers schädelabguss in gyps. Nun hat der talentvolle bildhauer SCHIERHOLZ in Frankfurt a. M. mit hilfe dieses abgusses sowie auch der oelbilder von LUNTESCHÜTZ, GÖBEL und HAMEL, ferner der SCHÄFER'schen photographie u. älterer daguerrotypen bereits eine büste in ton modelliert, deren gypsabguss im verflorbenen sommer auf der ausstellung in München zu sehen war. (cf. vol IV 68—69.) „Er stellt die Ney'sche büste ganz in schatten, die ählichkeit ist beinah vollendet, die auffassung edel und lebendig, so dass jeder der den grossen philosophen persönlich gekannt hat, ihn sofort wieder vor sich sehen sieht, zumal der kopf nicht, wie bei der Ney'schen büste, auf nacktem halse ruht, 1926

sondern aus der von der Schäfer'schen photographie her bekannten eigentümlichen kleidung heraustritt. Der künstler selbst erklärt die büste für das beste was er je geschaffen habe.“ (G.)

X.

ZUR FRANZÖSISCHEN SCHOPENHAUER-LITTERATUR.

HERMANN ERNST, Woher und wohin? Schopenhauer's antwort auf die letzten lebensfragen zusammengefasst u. ergänzt. Bonn, Emil Strauss, 1877. 8°, 45. — Zu dieser eigentüml. schrift: vergleiche man die meinung eines Franzosen A. DEBON, der ihr 4 1/3 p. der „Revue philosophique“ (III. jahrg no 1, jan. 1878, p. 95—99) widmet; sein endurteil lautet günstig: „et pourtant son essai nous a intéressé. Ces éternelles questions ne sont-elles pas l'aiguillon divin de l'humaine pensée, malheureusement aussi son tourment?“

XI. (35.)

ZU SCHOPENHAUERS LEHRE VON TIERSCHUTZ.

LABAN FERDINAND. Ueber die moralischen und praktischen Grundelemente der Thierschutzbestrebung. Ein Wort an die Gebildeten aller Stände. Wien Alfred Hölder. 1879. 8°, 70. Eine treffliche, maassvoll gehaltene schrift, die auf schritt u. tritt dankbar Sch.'s gedenkt. — Radicaler, u. eben dieserwegen vielleicht weniger taktfest verfährt die in Leipzig und Berlin im verlage von Hugo Voigt in 5. auf. ersch. drastisch illustrierte flugschrift: „Die Folterkammer der Wissenschaft“ von ERNST VON WEBER die „durch ihre ungeahnten enthüllungen aufsehen erregt und bereits in 5 fremde sprachen übersetzt worden ist etc.“ — *Menschenschutzbestrebungen* sind aber nicht mitsingerechnet u. wären doch wohl dringender den modernen sozial-übeln gegenüber (wucher, militarismus, nationalitätsschwindel etc, etc.)

S Y M M I K T A.

ALBAN BALLADA.

(Albavonij Miletoda no 31, pag. 120.)

ASLAN-BEU me Veli benae
 Nae Metsovae baenae benae
 Nae Manastir do tae venae
 Tae kaerkojnae ylesenae
 Po s'u a dha me tae mirae
 Do tae diegin Manastiroe
 Veziri baeri gostimae
 Thirhi Aslan' e Velinae
 Aslan beu foli njae fialae
 Ete' o Veli bej mae parae

Se veziri tae ka si dialae
 Nuku vret babaj evlanae
 Belibeut i erdhi raendae
 Tha o Aslan mos u traembae
 Kur ra batareja e parae
 Aslan beu lonte rehvanae
 Kur ra batareja e dutae
 Aslan beu po haptie sytae
 Kur ra batareja e tretae
 Aslan beu baeri paerpietue
 Nde Dhiavat' i Manastirit
 Asian beu i hupi tili
 Ikae ikae o tçil i shkretae
 Se Kjorpaaha na vien vetae
 Sadrazemit van'i thanae
 Aslan beu shpaetaj i gjalae
 Shpejtoni mbae Kjorpaahanae
 Aslanben' e dua te gjalae
 As e shihni Kjorpaahanae
 Sesi ka paerveshur krahae
 Marhae garginae mbae nj'anae
 Paer Velin' e paer Aslanae
 Nere gjederaen bre haldup
 Sana isteraem Arnaut
 Emir eder Sultan Mahmut
 Veli bej o maendaetae holae
 Pre na shtive nae laborae.

Cairo.

E. MITKO.

ASZLÁN bej s Veli bej ketten
 Metzovoban megesküdtek,
 Hogy Manasztirba bemeunek
 És megkérik fizetések'.
 Ha ki nem elégítettnek,
 Manasztirnak tüzet vetnek.
 A nagyvezir éppen evett
 Meghívá Aszlán s Veli bejt.
 Aszlán bej rá egy szót ejtett:
 Menj bé elébb te Veli bej!
 Vezir, fia gyanánt szeret;
 Apja, fiát nem öli meg.
 De Veli bej szemet mereszt.
 Mond Aszlán: ne félj cseppet se!
 Mikor első puskalövés regett,
 Aszlán bej paripát szöktet,
 A mikor másodsor löttek,
 Aszlán kinyitá a szemét.
 Harmadik puskalövésre
 Aszlán bej kantárt eresztett.
 Manasztir Dhiavat helyén
 Veté magát Bej, nyergebe.
 Fuss! nyargalj átkozott gebel
 Kior-pasa jó hátam megett.
 Szadrazámnak*) fulébe megy:

*) Nagyvezir. — Fordításunk Dora d'Istria fra nczia interlinearis versiója segítségével készült, melyért köszönet.

Aszlán épen menekült meg.
 „Kior-pasához siessetek:
 Aszlán nekem életben kell!”
 Kior pasát ime nézzétek
 Karját hogy hátra vetette
 Lándzsáját neki szegezve
 Aszlánnak és Veli bejnek.
 „Te idegen hová sietsz?”
 — „Száguldok albán éretted!”
 Mahmut szultán így randelte.
 — „Ó te nagy okos Veli bej,
 Hogy ejtél minket így törbe?”

Kolozsvár.

BRASSAI.

BIBLIOGRAPHIE.

(Enthaltend nur diejenigen vergl. litterar. nova u. a. werke, welche der redaktion zugeschiedt, bez. von ihr angeschafft worden sind und ev. besprochen werden sollen.)

74. *Don Felix de Salamanca*. The Philosophy of Handwriting („Felix qui potuit rerum cognoscere causas“ Virg.) With 135 autographs. London Chatto & Windus 1879. kl. 8° 153. [Pseudon. eines unserer g. socii. Origineller einband.]
75. *Phillips Henry* hr. Poems translated from the Spanish and German. Philadelphia. One hundred copies printed, exclusively for Private Circulation 1878. 8° 76.
76. *Leland Ch. G.*, Prof. *Palmer & Janet Tuckey* English Gipsy Songs. London: Trübner & Co. Ludgate Hill. 1875. „Dedicated by permission to A. Tennyson.“ kl. 8° XII+276.
77. *Leland Charles G.* Pidgin-English Sing Song or songs and stories in the China-English dialect. With a vocabulary. London Trübner & Co. 1876. VIII+139.
78. *Leland Charles G.* The English Gipsies and their language. Second edition London Trübner Co. XIII+259.
79. *Bozzo G.* Voci e maniere del Siciliano che si trovano nella Divina Commedia (Estratto dal Periodico-Studi Filologici, Storici e Bibliografici Il Propugnatore Vol. XII) Bologna 1879.

CORRESPONDANCE.

41. Berlin. F Die etymologie des vielbespr. ss. *audreng* (gurke) verlangen Sie „von der siebenbürg. Alma Mater“? . . . Einer der von Ihnen angeführten spr. ist dies lehnwort unserer ans. nach allerdings entnommen u. zwar vermitteltst metathesis, vokalschw. u. diptongisierung — auch ein zeuge der schweren Türkenzeiten! Die spr. lautet gleichf. mit s an. Hier des worts skelett: t l — Nun raten Sie weiter!